



THUNDER ROAD



"CANNES 2018 : UNE RÉVÉLATION HALLUCINANTE"
Les Inrockuptibles



DEAUVILLE
FESTIVAL DU CINÉMA AMÉRICAIN
COMPÉTITION | 2018

PANAME DISTRIBUTION

présente une production **VANISHING ANGLE**

THUNDER ROAD

écrit, réalisé et interprété par **JIM CUMMINGS**

avec **KENDAL FARR, NICAN ROBINSON**

**LE RÉALISATEUR ET ACTEUR JIM CUMMINGS SERA À PARIS
ET DEAUVILLE DÉBUT SEPTEMBRE**

SORTIE LE 12 SEPTEMBRE 2018

DISTRIBUTION

Paname Distribution
63 rue de Ponthieu, 75008 Paris
Tél. : 01 40 44 72 55
laurence.gachet@paname-distribution.com
www.paname-distribution.com

RELATIONS PRESSE

Bossa-Nova / Michel Burstein
32 bd St Germain, 75005 Paris
Tél. : 01 43 26 26 26
bossanovapr@free.fr
www.bossa-nova.info



SYNOPSIS

L'histoire de Jimmy Arnaud, un policier texan
qui essaie tant bien que mal d'élever sa fille.
Le portrait tragi-comique d'une figure d'une Amérique vacillante.



ENTRETIEN AVEC JIM CUMMINGS

Tout *Thunder Road* est bâti sur un trop plein d'émotions, que votre personnage ne sait pas gérer.

C'est vrai, tout part de là. A l'origine, il y a le court-métrage du même titre (vainqueur à Sundance 2016), qui se résumait au monologue d'un flic qui parle à l'enterrement de sa mère et qui se laisse déborder par ses émotions. Quelque part, je savais que c'était une comédie, mais en même temps, je trouvais ça émouvant. Je me disais « en fait, ça pourrait presque être du PIXAR ! », ce genre de films où on rit, on pleure, on ne sait plus si on rit ou si on pleure, où finit une émotion et où commence la suivante. Ils sont trop rares, ces films-là. Et s'ils sont si rares, c'est parce qu'ils sont extrêmement difficiles à réussir. Il est déjà très compliqué de faire rire ou pleurer le public, alors imaginez, les deux à la fois ! Et donc, à mesure que je répétais mon texte pour le court-métrage, j'ai pris conscience que ça pourrait marcher sur

un long. Il y avait un film là-dedans... Le personnage en tant que tel et l'histoire proprement dite ne sont venus que dans un second temps. Au début, par exemple, je faisais le monologue sans accent. Et puis je me suis dit « et s'il était du sud ? ». Parce que j'avais l'intuition que le personnage gagnerait à être issu d'une culture qui ne sait pas gérer la fragilité masculine. Moi-même, je viens de la Nouvelle Orléans, alors je me suis inspiré de gars avec lesquels j'ai grandi, des gars qui ont baigné depuis l'enfance dans cette masculinité toxique. Le personnage est tout naturellement sorti de là : il a une fragilité en lui, des émotions qu'il ne sait pas gérer, parce qu'on ne lui a appris qu'à les réprimer, en faisant le dur et en se prenant au sérieux. Dès lors, je n'avais qu'une envie : le rendre encore plus pathétique et que son entourage abuse encore davantage de lui. Parce que si je réussissais mon coup, ça le rendrait encore plus drôle et plus touchant.

Encore fallait-il trouver un acteur capable d’exprimer ça. Vous-même, en l’occurrence !

Au début de ma carrière, j’ai fait de la production à droite à gauche, sur des projets de copains, parce que j’étais bon au téléphone et que je savais utiliser Powerpoint et Excel pour faire des devis et des plannings. Et je me suis retrouvé plusieurs fois en situation de travailler sur « une comédie » mais qui ne me faisait pas vraiment marrer. Ou sur « un drame », mais qui ne me faisait pas réellement chialer. Alors pour *Thunder Road*, je suis parti de mes propres émotions, de mon propre métabolisme. En l’écrivant, je pleurais, je pleurais, j’étais dans tous mes états. Donc je savais que j’étais dans le vrai. Ensuite, une fois sur le plateau, c’était encore autre chose. Je tentais toutes sortes de grimaces et de trucs ridicules pour faire marrer l’équipe – j’étais prêt à le faire mille fois s’il le fallait, jusqu’à ce qu’ils se marrent pour de bon. Pour ce qui est de pleurer, surtout au milieu de ces prises très longues, il faut avoir tout préparé, tout millimétré au point de finir par oublier l’équipe, la mise en place, et d’essayer de devenir vraiment ce pauvre type qui a perdu sa mère et qui doit faire face à un auditoire – mais aussi à sa perte, son chagrin, ses souvenirs, tout ce qu’elle lui a transmis. Pour

m’inspirer, j’avais mon smartphone, sur lequel j’avais des images de Lady Di ou de ses fils William et Harry à son enterrement, le genre de choses qui me bouleversent à chaque fois. Je sais que ça peut paraître idiot, mais je me plongeais dans ces images et ça me mettait dans l’état émotionnel adéquat. Il y avait aussi cette phrase des parents de Rémy Belvaux, l’auteur de *C’est arrivé près de chez vous*, après que leur fils s’est donné la mort : « il nous a laissé un chef-d’œuvre et mille questions sans réponse ». La phrase la plus triste que j’ai entendue dans ma vie ! Je regardais ça sur mon téléphone, je pleurais un coup et je n’avais plus qu’à dire « action ! ».

C’est incroyable d’imaginer que vous n’aviez aucune expérience d’acteur avant *Thunder Road*.

Je savais que j’étais un acteur honnête. Pas « bon », ni « génial », mais honnête. Quand je m’entraînais en privé, sous la douche ou dans ma bagnole, je me disais « mince, mais c’est vraiment bien. Ça pourrait même être très très bien ! ». J’aime les films avec De Niro et Pacino, ces durs à cuire qui passaient leur temps à s’humilier à l’écran. Petit à petit, je me suis convaincu moi-même que ça marcherait.

Vous pensez que vous auriez réussi à tirer une telle performance d’un autre acteur ?

Pas au moment où on l’a fait, non. J’avais pensé à un autre type, qui ressemblait beaucoup plus à un flic que moi, un grand gars baraqué, mais il est vite apparu évident qu’il n’arrivait pas à faire certains des trucs que j’avais écrits, comme se couper abruptement au milieu d’une phrase... Ces moments où je dis « non, pardon... où est-ce que j’en étais ? » qui sont tellement marrants. J’ai réalisé qu’il lui faudrait deux mois de répétition pour y arriver. Je me suis filmé sur mon téléphone, pour lui donner une direction. L’intégralité du monologue. Quand les membres de l’équipe ont vu ça, ils m’ont tous dit « tu dois le faire. Point barre ».

Pourquoi un flic ?

Au départ, j’avais juste l’idée d’un court-métrage qui ne serait qu’un monologue en un seul plan. Un pote m’a parlé d’un enterrement où il avait vu le speech de quelqu’un qui avait perdu sa mère, et ça a été un déclic. Et puis quelques jours plus tard, je rencontre des policiers, qui m’expliquent qu’en Californie, ils sont tenus d’aller aux enterrements en uniforme ! Là, je savais que je tenais le film. Plus aucun doute. Dès le lendemain, j’ai commencé à laisser pousser ma moustache.

????

Pour les flics américains, la seule pilosité faciale autorisée est la moustache. Alors, ils la laissent souvent pousser comme un signe d’appartenance et de fierté pour leur boulot. Le résultat, c’est que dans notre inconscient collectif, police = moustache. N’importe quel show télé, n’importe quel polar des années 70, ils ont la moustache ! Et c’était génial pour nous d’imaginer notre personnage se raser religieusement tout le reste, et garder ce truc qui lui donne un air ridicule. Ça lui donnait une identité esthétique. Ce sourcil idiot au-dessus de ses lèvres. J’en ai parlé à des agents, ils m’ont dit « c’est comme ça, mec ». Pour moi, c’était idéal. Je n’avais jamais porté la moustache auparavant. Ça me permettait de me fondre dans le personnage, ce type qui se prend trop au sérieux.

Les plans-séquences d’une dizaine de minutes, c’était la forme adaptée à ce projet en particulier ou une approche avec laquelle vous aviez envie d’expérimenter de toute façon ?

Au-delà du travail de gens comme Tarkovski, beaucoup de très vieux films utilisent cette technique, des films réalisés du temps où la racine théâtrale du cinéma était encore palpable et où il ne s’agissait donc pas d’une recherche mais de quelque chose de tout à fait naturel. Le théâtre, c’est une heure et demi de dialogue ininterrompu, je vous rappelle ! Les gens viennent me voir et me

disent « oh mince, comment t'as fait pour tourner ces prises interminables ? Incroyable ! ». Mais ils ne sont jamais allés au théâtre, ou quoi ? Quand on voit une pièce, on ne se dit pas « wow, je me demande comment ils ont fait pour se rappeler de toutes ces pages de texte ! ». Bref, pour plusieurs raisons, les longues prises en plans-séquences fonctionnent. Elles plongent le public dans l'expérience du film. Le spectateur doit interpréter tout ce qui est à l'écran en temps réel, gérer l'ensemble des informations par lui-même. On ne lui dit pas quoi ressentir, on n'oriente pas son regard ou son émotion par le jeu du montage, il n'a pas le sentiment qu'on le manipule pour croire ceci ou ressentir cela. Bref, il fait partie intégrante de l'expérience du film. J'ai une passion pour *Les Fils de l'homme*, ce film génial de Alfonso Cuarón dans lequel il y a deux plans-séquences monstrueux. Et ça fonctionne parce que ça nous embarque avec le personnage, en tongs au milieu d'une zone de guerre, qui essaie de sauver un bébé. Bon sang, j'adore ce film ! Il ne faut pas minimiser le côté tour de force. En tant que spectateur, on est scotché par le défi relevé,

on a le sentiment très concret de voir de vrais êtres humains accomplir un truc un peu fou. Clive Owen est vraiment là, en train de ramper dans les gravas pendant que ça tire dans tous les sens... Cette technique crée une grande proximité et une vraie empathie envers les personnages, plutôt que d'être « séparé » d'eux par le montage.

Vous parliez de « masculinité toxique ». Comment la chanson de Bruce Springsteen *Thunder Road* s'inscrit-elle dans cette thématique ?

La « masculinité toxique », c'est un vrai problème américain. On peut guérir une partie de ce fléau en le traitant à la Charlie Chaplin : faire le zozo, avoir l'air d'un idiot, se rabaisser soi-même devant une caméra. Si on peut blaguer sur le sujet, montrer un agent de police qui traverse ce genre de problème, si on peut en rire et se dire « ce mec est un clown », eh bien peut-être que des gars vont se dire « il faut que je parle à ma fille de mon chagrin ou de mes soucis, plutôt que de faire comme ce pauvre type ». Moi-même, j'ai été déprimé pendant 18



ans parce que je n’avais pas compris qu’on a besoin de vitamine B, de voir le soleil, de s’éclater avec les autres, de sortir de cette posture du mâle auto-suffisant. J’envisage mes films comme des munitions pour aider ceux qui vivent ce type d’enfer. Et tout Springsteen parle de ça. Ses premiers disques en particulier, avec leurs travailleurs dans des petites villes qui ne s’en sortent pas... Ils n’ont pas un rond, ils conduisent leurs bagnoles, vont chercher leurs copines ; ils galèrent, sans trop savoir quoi faire de leur vie. On les retrouve dans *Born to Run*, *Nebraska*... Je voulais que mon film, comme ses disques, s’adresse à ces gens-là. Les pauvres types solitaires dont parle aussi Roy Orbison – d’ailleurs cité dans la chanson *Thunder Road*.

Donc c’était forcément cette chanson-là ?

J’ai cherché un moment. J’y réfléchissais un jour, installé sur le siège passager du van d’un collègue qui me ramenait chez moi. Et là, blam, *Thunder Road* passe à la radio et je me mets à pleurer comme un bébé. Plus moyen de m’arrêter ! Je ne savais pas ce qui m’arrivait, j’essayais juste de ne pas me faire remarquer. Pourtant, je connaissais cette chanson par cœur, y compris les paroles. Je l’avais entendue mille fois, mais je ne l’avais encore jamais captée en tant qu’adulte... Ce jour-là, je l’ai prise de plein fouet, sans m’y attendre. D’un

seul coup, j’ai réalisé qu’une génération entière, celle de mes parents, avait entendu ce type chanter et en avait retiré l’inspiration de monter dans une bagnole et de changer de vie. D’un coup, ce n’était plus une idée romantique, ni une abstraction, mais l’histoire très concrète de la vie des gens. Qu’est-ce qu’une œuvre peut espérer de plus ? Et je me suis dit : ok, voilà le film. Parce que si ma mère mourait, je chanterais *Thunder Road* à ses funérailles ! Et le film est devenu cette lettre d’amour et d’excuses à ma maman.

Votre mère a vu le film ? Qu’en a-t-elle pensé ?

Pendant la fabrication du film, je lui en parlais souvent. Je lui disais « tu vois, ce sera sur ce fils, qui perd sa mère, et qui doit faire un discours à l’enterrement ». Et elle me disait « oh, ok » sans trop y prêter attention. La première fois qu’elle a vu le court-métrage, on était réunis à Noël avec tous mes frères et sœurs, mes neveux et nièces. J’ai mis le film et personne n’a ri. Rien. Et à la fin, ils chialaient tous. Sans exception, toute ma famille. Comme s’ils réalisaient pour la première fois que ça nous arriverait un jour. Et qu’on serait tous ensemble, comme ce jour-là, mais pour pleurer l’un ou l’une d’entre nous... Ça, c’était le premier test. Ensuite, pour le long-métrage, c’était plus simple. Elle s’est habituée maintenant. Bon,

je ne pense pas qu’elle s’attendait à voir mes fesses. C’était la surprise. Mais tout au long des années consacrées à ce projet, elle m’a toujours soutenu.

Vous n’avez finalement pas utilisé la chanson dans le long-métrage...

On a essayé avec et sans. J’ai fait neuf prises avec la chanson, pendant la première demi-journée de tournage. Puis on s’est arrêté pour le déjeuner. Ensuite, dans l’hypothèse où on n’obtiendrait pas les droits de la chanson, on l’a tourné sans. Et la performance de la dix-septième prise – celle qu’on a utilisée – était tellement supérieure aux autres que je me suis dit « on n’a peut-être pas besoin de la chanson ». Et mon producteur m’a répondu « Oui Jim, je ne te cache pas que ce serait sans doute beaucoup plus facile si on pouvait s’en passer ». Ah ah ah !

Vous avez vu *The Leftovers* ?

Non ! Mais on n’arrête pas de m’en parler à cause de cette scène où le héros chante *Homeward Bound* de Simon & Garfunkel en karaoké. J’ai vu la séquence, qui est incroyablement poignante, effectivement dans la même tonalité tragi-comique, intense mais absurde, que ce qu’on a essayé de faire. Et le personnage est flic lui aussi !

Vous-même, à quel moment avez-vous compris qu’aller si loin dans votre intuition comique allait rendre le film presque douloureux ?

C’est une ligne très compliquée à tenir. On en a beaucoup parlé en prépa, notamment pour la scène où je gueule sur les autres flics et où je me fous à poil en pleine rue. Comment on fait pour que ce ne soit pas du Will Ferrell ? Il est tellement iconique pour sa manière de hurler des trucs absurdes à la figure des gens... Donc notre question était « comment ne pas aller trop loin ? ». Ou plutôt « jusqu’où peut-on aller sans perdre l’intention de départ ? ». Parce que c’est d’abord censé être prenant, presque traumatique. Et drôle seulement dans un second temps, et seulement jusqu’à un certain point. Il y a comme un curseur pour chaque phrase, chaque geste. Est-ce que c’est juste ? Est-ce qu’on franchit la ligne ou non ? Il ne faut surtout pas que le public considère d’emblée qu’il est dans une comédie. Il doit se poser la question, être mal à l’aise, se demander s’il a le droit de rire ou non, rire presque nerveusement, puis s’en vouloir d’avoir ri... C’est de l’équilibrisme. Un vrai travail de précision. Et les gens apprécient. Après les projections, beaucoup viennent nous dire « bravo les gars, vous n’avez pas dépassé la limite où l’on n’y croit plus ».



Vous sentez une différence entre la façon dont les Américains et les Européens reçoivent le film ?

Oui, en raison d'éléments de langage, de rythmes de phrases... Les sous-titres ne peuvent pas toujours gérer la rythmique d'une blague ou d'une punch line. Mais franchement, jamais je n'aurais imaginé que ce film voyagerait. Jamais ! Je savais qu'il était très humain, parlant de choses que nous

connaissons tous : la vie, l'amour, la mortalité, ce qu'on laisse derrière soi. Mais j'avais en tête d'impressionner les gars de mon bureau, pas d'aller montrer le film en France ! De la même manière que Springsteen s'adressait avant tout aux habitants du New Jersey. Finalement, c'est de cette manière-là qu'il a su capter un sentiment universel, et parler à tous.

Jim Cummings est un auteur, réalisateur, producteur et acteur. Son premier long métrage THUNDER ROAD a remporté le Grand Prix du Jury au SXSW en 2018. Le court métrage THUNDER ROAD a reçu le Grand Prix du Jury au Sundance Film Festival en 2016. De plus, il a été sélectionné pour faire partie des 25 nouveaux visages du cinéma indépendant du Filmmaker Magazine en 2012. Jim a également écrit et réalisé la série STILL LIFE et la série THE MINUTES COLLECTION projetées à Sundance et SXSW. Il est né à la Nouvelle-Orléans, en Louisiane et vit maintenant à Los Angeles.

FILMOGRAPHIE

- 2018 THUNDER ROAD
- 2018 IT'S ALL RIGHT, IT'S OK (court métrage)
- 2017 STILL LIFE (série tv)
- 2017 THE MINUTES COLLECTION (série tv)
- 2016 THUNDER ROAD (court métrage)
- 2012 THE FLAMINGO (court métrage)
- 2010 NO FLOODWALL HERE (court métrage)

À PROPOS DE THUNDER ROAD

Policier et père parfait, Jimmy est un homme exemplaire. Enfin presque... puisqu'à la mort de sa mère, son monde s'écroule, il perd un peu pied : control freak, névrotique, surdoué, inadapté, ou un peu tout ça à la fois ? Mais Jimmy incarne aussi l'envers de la success story américaine qui, dans une ville un peu étriquée, fait basculer certains dans la folie. Dans *Thunder Road*, la chanson de Bruce Springsteen, l'homme dit à la jeune femme d'aller découvrir le monde, de quitter sa petite ville...

La folie de Jimmy, c'est toujours de son point de vue que nous la voyons. La mise en scène et la narration ne traduisent que son regard. C'est un personnage sublime, toujours sur la brèche, que nous offrent la réalisation et l'interprétation de Jim Cummings. Entre rire et larmes, raison et folie, ridicule et beauté, James est constamment sur le fil. Tout peut basculer d'une seconde à l'autre. La frontière entre good et bad cop disparaît. Jim Cummings accompagne son personnage par une mise en scène extrêmement épurée, comme s'il fallait raconter l'histoire en un minimum de plans. L'essentiel est là, pas plus. Le

rythme, lui, surgit de l'intérieur du cadre, parfois avec fulgurance, comme les émotions qui viennent submerger le héros. Mais c'est dans l'art de l'ellipse que Jim Cummings est le plus radical. Elle fait partie de son cinéma et vient recréer le temps mental de son personnage, sans doute plus en proie aux ruptures que les autres.

Pour pousser plus loin encore l'expérience, le film s'accorde à restituer une parole hypnotique. Jimmy parle presque sans discontinuer. Il pense à voix haute et s'accroche aux mots, comme s'ils étaient encore ce qui lui permettait de garder un lien avec les autres. Un lien avec ce monde qui délire.

Karim Bensalah - Cinéaste

Source : www.lacid.org

"LA CLAQUE AMÉRICAINE - LA RÉVÉLATION LA PLUS EXCITANTE DEPUIS LONGTEMPS"
Sofilm

**"ON ADMIRE LA PROPOSITION DE CINÉMA
AUSSI LIMPIDE QUE RADICALE"**
Cinamateaser

**"CE PETIT BIJOU SIGNÉ JIM CUMMINGS,
HOMME-ORCHESTRE ÉTONNANT"**
Causette.fr

"UN FILM-PERFORMANCE"
Wask.fr

**"UN ÉCLAIR DE GÉNIE - HILARANT, TOUCHANT,
UN PEU INQUIÉTANT, LE TOUT À LA FOIS"**
Cinématraque.com

"ÉPATANT"
Critikat.com

**"UN SPLENDIDE OUTSIDER... CETTE PERLE A ÉTÉ MONTRÉE EN DÉBUT DE FESTIVAL,
POUR DEVENIR LE HÉROS MADE IN USA DU FESTIVAL
ET L'ENSOLEILLER PAR SA TENDRESSE ET SON ÉMOTION"**
Nova.fr

**"UN FILM-PERFORMANCE À CREVER DE RIRE
ET À BRISER LE CŒUR"**
Technikart

"UN FILM TRÉPIDANT AUX LISIÈRES DE LA DINGUERIE"
Causette.fr

**"IL Y INCARNE AVEC POÉSIE ET BURLESQUE UN FLIC,
LOSER MAGNIFIQUE QUI PERD PIED"**
Libération

**"JIM CUMMINGS EST TRÈS TALENTUEUX
DANS TOUT CE QU'IL ENTREPREND"**
Accreds.fr

FICHE ARTISTIQUE

Jimmy Arnaud.....**Jim Cummings**
Crystal Arnaud.....**Kendal Farr**
Officier Nate Lewis**Nican Robinson**
Rosalind Arnaud**Jocelyn DeBoer**

Dustin Zahn**Macon Blair**
Morgan Arnaud.....**Chelsea Edmundson**
Celia Lewis.....**Annies Leonards**
Le Capitaine**Bill Wise**

FICHE TECHNIQUE

Réalisation & Scénario.....**Jim Cummings**
Producteurs**Zack Parker**
.....**Natalie Metzger**
.....**Ben Wiessner**
Producteurs exécutifs**William Pisciotta**
.....**Kieran Barry**
.....**John Cummings**
.....**Matt Miller**
Image**Lowell A. Meyer**

Son**Danny Madden**
.....**Jackie Zhou**
Montage**Brian Vannucci**
.....**Jim Cummings**
Musique**Jim Cummings**
Décor**Charlie Textor**
Costume**Michaela Beach**
Direction artistique.....**Joscelyne Ponder**
Casting**Vicky Boone**



